

Enfants de Saturne

Michel Lemaire

Volume 17, Number 3 (99), May–June 1975

Discours pour l'été...

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29774ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lemaire, M. (1975). Enfants de Saturne. *Liberté*, 17(3), 6–8.

Enfants de Saturne

à François de Lucy.

Je l'avais déjà remarquée en traversant la rue : habillée en bohémienne, étrangère à la cohue des gens gris et pressés, maquillés de néon. Au moment où je montai sur le trottoir, elle se plaça exactement face à moi et me demanda : « Vous êtes médecin, monsieur ? » Il y avait dans ses yeux un pétilllement qui prouvait qu'elle n'avait nul besoin d'un médecin, et derrière, par intermittences, comme un glissement de folie,

Et sa voix s'était coulée en moi, vibrante et brûlée : « Vous êtes médecin, monsieur ? » Avait-elle envie de parler à quelqu'un, de s'appuyer sur une épaule ? Cependant j'arrivais chez François. Peut-être ne cherchait-elle qu'à tirer un peu d'argent des passants. J'eus honte de cette pensée : je me voulais ouvert à la vie, voilà que se présentait à moi une jeune fille inquiétante certes, mais extraordinaire, et je restais là entravé, silencieux.

Les secondes passaient, je devais dire quelque chose : « Je regrette, un ami m'attend ». Elle ne s'était pas écartée. Ses yeux me fixaient largement, m'interrogeant. Ses lèvres étaient dessinées d'un rouge très vif qui semblait à chaque instant sur le point de s'écouler, mais demeurait, fascinant dans son demi-sourire. Même si je voulais l'aider, dans le fond, je ne pourrais pas : chacun enfermé dans ses os, il faudrait tant donner pour toucher l'autre ; et je croyais deviner une détresse masquée, impossible à atteindre. N'était-ce pas simplement une prostituée ? Que faire ? Et ce rouge qui m'hypnotisait : il allait se liquéfier, descendre sur le visage, et tout serait différent. Mais non.

« Excusez-moi » je l'avais dépassée et, tout de suite rendu, je sonnai chez François. Il était absent : il m'avait pourtant donné rendez-vous ? Mais où était ma bohémienne ? Je courus sur le trottoir pour la retrouver. Là-bas : sa longue jupe bariolée se balançait. J'allais la rejoindre lorsque je butai dans un enfant. Elle se retourna, me regarda, et me fit de la tête, très doucement, un signe d'assentiment. Que voulait-elle dire ? oui à quoi ? J'évitai l'enfant ; je devais maintenant m'arrêter, lui parler. Mais que signifiait son geste ? comment m'arrêter ? Déjà je l'avais croisée avec un sourire triste, sans un mot.

Il y a au Musée, dans la salle chinoise, un vase de porcelaine datant de l'empire Song. Parfois je monte le revoir. Il est d'un vert très pâle, presque perdu. Ses flancs se courbent avec une extrême légèreté : on ne peut que le contempler, sans chercher d'inutiles explications à cette pure simplicité qui s'élève, fragile, s'amenuise en un col étroit, puis s'ouvre et finit en margelle.

Le vase est accompagné d'un petit bol de même couleur, en « coquille d'oeuf ». Comme si le temps l'avait griffé de veines brunes. Comme si le temps s'était soudainement immobilisé, voleur surpris, et s'était écarté, au moment précis où la destruction . . . Depuis, il est — ainsi — frémissant sous la lumière, tellement ancien, tellement délicat. Mystère détaché. J'aimerais du moins toucher, du bout des doigts, ce petit bol, à côté.

Le soir était tombé ; je rentrais. Au coin de la rue, il y a un restaurant dont la façade rose délabrée porte une enseigne orange : « Rainbow Sweets — Hot-dogs ». Je passais devant la cabine téléphonique : elle était là, défaite, implorante : « C'est quoi la rue ici ? Dites-moi, je ne sais plus ». Elle glissa alors au fond de sa cage, dans la poussière, les larmes coulant sur ses joues sous l'éclairage du plafonnier, les cheveux en désordre, cadénassée dans le malheur.

Ce n'était qu'une gamine. Je l'avais amenée chez moi, elle s'y était installée, avait insisté pour m'aider à préparer le repas, mettre la table, désireuse de pénétrer le secret de ce refuge, de s'y créer une place. « Je me suis enfuie, je ne pouvais plus supporter leurs vies pourries par l'argent, leurs jus-

tifications médiocres. Tu comprends? il fallait que je parte. Je ne veux pas mourir comme eux. » Et je répondais par de belles paroles sages. Elle avait posé son désespoir dans ma chambre, et nous nous réchauffions vaillè que vaillè. Elle me croyait comme l'on croit la porte qui s'ouvre : vous êtes arrivé, reposez-vous. Je devais pourtant lui expliquer qu'elle n'était arrivée nulle part, qu'il lui faudrait repartir.

J'ai fait un rêve. C'est un long corridor sombre, plaqué de grandes taches d'humidité. Une infirmière boursouflée de graisse me pousse sur une civière. Une grimace compatissante, et elle me lance avec précaution vers l'obscurité. Je traverse, paralysé, misérablement réduit à une spirale digestive. Mais tout se brouille, et mon coeur... une énorme pulsation assourdissante... Rien, seul, sans même laisser une image dans l'oeil d'une femme.

Un verre de whisky, couchée parmi les coussins, elle me disait sa vie, ses révoltes, ses désirs. Détendue, elle prenait plaisir aux anecdotes qu'elle racontait, et, d'un coup, se trouvait bloquée de rage. Parfois elle déraillait de son récit, prononçait une phrase incohérente; puis, vers la fin de la soirée, ses divagations se noyèrent dans le silence. Elle avait mal à la tête. Je sentais ce qui n'allait pas : je voyais ses doigts crispés, ses mâchoires serrées pour résister au besoin d'héroïne qui la faisait trembler. Maladroit, je m'efforçais de partager sa souffrance. Elle posa sa main sur mon poignet, remonta ma manche : non, aucune trace de piquûre. Elle eut un petit rictus et, d'une voix neutre : « Ça n'a pas d'importance ». Mais nous étions séparés, il n'y avait plus rien à faire.

Elle est seule, devant une haute maison où l'incendie a laissé des blessures noires, béantes. Elle monte l'escalier, parcourt les pièces dévastées. Le vent gonfle des fantômes dans des lambeaux de draperies, feuillette un livre roussi. Derrière un paravent, parmi les meubles renversés, elle se retrouve, fouillant de vieilles choses. Le feu a détruit l'un des murs, et la chambre donne sur la nuit.